

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Tagaytay

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 298-302

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Saluti da...*

par *Giuseppe Biscossa*

## *Tagaytay*

Manille, le ...

Chère Nedy,

Je suis un garçon des Philippines et j'ai lu dans la rubrique philatélique du journal, que tu veux échanger des timbres européens contre ceux de nos îles. Je peux te les envoyer : tu les trouveras dans cette lettre. Cependant je t'avoue que le but que je poursuis en t'écrivant est tout autre. Je vais t'expliquer.

Un jour, sur la plage d'Atimonan — grande et vraiment très tropicale — j'ai connu une fille de ton pays. Il n'y avait pas grand monde, ce jour-là, au bord de l'océan : et moi j'étais enchanté de pouvoir me promener très doucement avec une jeune fille européenne et parler l'espagnol avec elle qui ne le parlait pas, et me faire comprendre. J'étais ravi de l'écouter, elle qui parlait une langue qui m'était inconnue, l'italien, et de m'apercevoir que je la comprenais parfaitement. C'est si beau de se comprendre entre créatures humaines !

Nous avons marché ainsi longtemps, ce jour-là, sur la plage qui résonnait du grondement de l'océan. La jeune fille européenne me dit : « Parle-moi des Philippines. » C'était justement ce à quoi je m'attendais.

Je me mis à parler avec fougue des problèmes de mon pays. Je commençai par le problème fondamental de la

distribution des richesses : il y a quelques personnes trop riches dans nos îles et beaucoup, beaucoup trop de gens qui sont trop pauvres. Moi, je rêve de Philippines où serait aboli le « latifundium », où tous auraient un morceau de terre — et il y en aurait, tu sais, de la terre très fertile chez nous ! — et je rêve de Philippines où chacun travaillerait, où la misère, la mortalité infantile, l'analphabétisme, la superstition seraient combattus et exterminés, où serait approfondie l'instruction professionnelle, où seraient préparés les éléments techniques capables d'exploiter au bénéfice de notre patrie les grandes richesses de son sol et l'application au travail de notre population.

Voilà pourquoi, même si ma famille est à l'aise et bien que les miens aient voulu me faire prendre un doctorat en droit pour me faire ensuite voyager en Europe et en Amérique afin que je m'occupe de leurs affaires, je me suis, au contraire, inscrit à l'école technique des Salésiens et je m'astreins chaque jour à six heures de laboratoire sous la direction d'un frère lai chinois : je veux, quand je serai majeur et que j'aurai fini les études, construire une fabrique d'appareils électriques de ménage qui, j'ai déjà fait le calcul, pourrait donner du travail à une centaine d'ouvriers dès le début.

Et je veux connaître auparavant le travail qu'ils devront faire, c'est pourquoi je fréquente une école qui, dans le fond, au moins au début, n'était pas agréée des miens, qui sont liés, par une tradition de famille, à la profession d'avocat.

Nous sommes plusieurs jeunes au laboratoire mécanique des Salésiens qui avons de telles idées : parmi mes compagnons, j'ai des fils de gros propriétaires terriens, d'officiers supérieurs de l'aéronautique militaire et même le fils d'un acteur de cinéma qui est aussi l'un des sénateurs les plus populaires de notre république.

Mais pourquoi suis-je en train de te parler de ces choses ?

Ah ! c'est pour te raconter cette journée où j'ai rencontré cette jeune fille de ton pays sur la plage d'Atimonan. A elle aussi, j'ai tenu de tels propos. Je parlais avec une jeune fille européenne et je voulais lui faire

connaître la vérité sur ma patrie, sur ses difficultés et sur ses espoirs. Parce que nous, jeunes Philippins, nous nous apercevons que, très souvent et volontiers, vous, en Europe, vous nous considérez un peu comme d'étranges sauvages qui parlent anglais, se souviennent de l'espagnol, et chantent en « tagalog », qui passent leur vie dans un doux « farniente » sur la rive du Pacifique et dansent sur des rythmes pittoresques au son de musiques langoureuses et furieuses. Cette fille m'écoutait. Moi, je lui parlais avec fougue. D'abord elle souriait, un peu ironique, j'y repensais ensuite, puis, muette, presque hostile. Tout d'un coup, pendant que j'étais en train de lui parler des possibilités de vaincre par le travail la corruption administrative, malheureusement tellement répandue chez nous, en démontrant aux gens qu'en travaillant on peut gagner plus que tout ce que l'on peut tirer de la vente ou de la revente des faveurs, elle eut un sursaut d'irritation.

Elle me dit : « J'aurais préféré ne pas te rencontrer. Je vivais dans une île de rêve et tu me l'as rendue, avec tes paroles, un pays quelconque, sous-développé. Tu as détruit toutes mes fantaisies. »

Et elle s'en alla, en me laissant là, pétrifié. De prime abord, il me vint une de ces rages ! Serait-ce possible qu'avec vous, Occidentaux, il faille toujours raconter les choses comme vous vous êtes déjà figuré qu'elles sont ? Puis cependant, en repensant aux yeux de cette fille, quand elle m'avait dit ces mots, je me rendis compte que je devais l'avoir bouleversée intérieurement. C'était comme si ses yeux m'avaient demandé : « Et alors, les Philippines, c'est seulement cela ? Il n'y a pas de ces atmosphères dont nous, Européens, rêvons les yeux ouverts en pensant à vos îles ? »

Cette jeune fille faisait une halte très brève aux Philippines, entre deux avions, sur une route d'Extrême-Orient. Je dois lui avoir causé une grande déception. Peut-être qu'aujourd'hui, elle me hait. Je ne connaissais que son nom de baptême et il m'est impossible de la retrouver.

Et en moi, il m'est resté la peine de sa peine. Voilà pourquoi, aujourd'hui, avec le prétexte des timbres, je

t'écris à toi, ma contemporaine d'Europe à plus de 10.000 km. de distance. Tout cela, pour me faire excuser par une autre fille de l'Ouest, pour lui dire que les Philippines ne sont pas seulement un problème social, mais aussi un paysage merveilleux, un coin du Paradis terrestre qui se termine au Pacifique.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je veux t'emmener à Tagaytay, un endroit qui, au dire de tous ceux qui y vont, est un des plus beaux points panoramiques du monde.

Ce qu'il y a de beau, c'est la route que l'on parcourt pour y arriver : elle est belle non pas tant par son fond, qui est même tout en creux que personne n'a soin de combler, mais pour la région qu'elle traverse.

C'est une forêt vierge éduquée, où les arbres sont alignés, comme des soldats en rang, sur des lignes parfaitement droites, au milieu desquelles on voit des cabanes avec des bandes portant l'invitation à voter pour tel ou tel candidat dans le renouvellement du pouvoir public, dans une clairière où on peut même apercevoir un distributeur d'essence : mais malgré cela, c'est la forêt vierge dans la violence de sa vie végétale, dans l'indomptable fertilité du sol, dans la grandeur de ses fruits.

On s'arrête à Las Piñas, où il y a le fameux orgue de bambou, et enfin, on arrive à Tagaytay, une crête haute de plus de 2000 pieds, par conséquent un peu plus haute qu'une colline (les Anglo-Saxons, dans leur effort pour détruire les liens avec l'Espagne, nous ont habitués à employer leur système de mesure). Mais c'est une colline située dans une position fantastique.

Au-dessous de cette colline s'étend le lac Taal, entouré comme une aigüe-marine dans la verdure gigantesque du cratère du volcan Taal, d'où, émerge le dernier cône volcanique secondaire, mais désormais éteint, lui aussi, et recouvert de végétation.

Toi, te voici, après être passée à travers une espèce de condensé des Philippines agricoles, le long de la route d'où tu as vu des plantations de cocotiers, de papayers et de grandes rizières, quand tu te trouves sur la terrasse de Tagaytay, tu vois le résumé géographique et panoramique de nos îles.

Parce que l'immense lac Taal est la fidèle reproduction de l'océan, tel qu'il s'agrippe aux Philippines en les scindant en grandes baies mollement étendues, en y pénétrant par de profondes sinuosités, par des vallées comblées d'une ombre verte, en en faisant s'éloigner des péninsules, des promontoires qui semblent des cascades de végétation.

L'œil effleure la tendre herbe de la pente, passe parmi des rangées de vignes, touche l'étendue liquide. La pensée substitue ce qui manque sur cette étendue, une voile, un canoë, une coque quelconque, tout ce qui est en forme d'œuf. L'imagination s'engage dans ce monde équatorial, aborde à de petites plages au sable tendre et tiède comme le souffle d'un petit enfant dans son sommeil. C'est l'aventure que peut-être personne n'a jamais vécue, dans la plage dépeuplée, fertile et riante qui s'étend au-dessous de Tagaytay. C'est l'exploration que ni les Espagnols, ni les Américains, ni les Japonais, durant leur présence dans les îles, n'ont jamais cru faire. C'est la pénétration dans un monde qui, à une portée de fusil de la route moderne panoramique et de l'un des rendez-vous mondains les plus connus du globe, est resté vierge de présence humaine.

L'œil et le cœur, depuis Tagaytay, découvrent le charme du monde, le jour après la création.

Et instinctivement ils découvrent, l'œil et le cœur, l'endroit par excellence où il serait beau de rester pour toujours, si la vie, nous pouvions la créer nous-mêmes pour nos rêves.

Si un jour tu y viens, tu le découvriras toi aussi.

J'en suis certain.

ton JUAN

(Traduction des élèves de Syntaxe)